

« *La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie.* »  
Antoine de St Exupéry (Lettre à un otage).

## **Est-ce le seul désœuvrement qui pousse à incendier une œuvre d'art ?**

Au delà d'un acte impulsif et bravache où la bêtise se chamaillera à l'ennui pour en forger l'éventuelle petite raison, il y a une triste réalité qui est mise à jour et d'inquiétantes perspectives qui sont soulignées par l'incendie volontaire d'une sculpture dans l'espace public.

Il n'est pas mis le feu à l'injustice ou à l'oppression mais à une sculpture.

Ce ne sont pas les grilles barrant nos frontières qui sont incendiées, ce ne sont pas les entreprises saccageant la nature, les prisons indignes ou les palais des autocrates qui sont voués aux flammes.

Non, c'est une pièce artistique qui égaye et surprend dans la ville.

C'est plus facile et ça va chercher moins loin.

Or, par cet étrange et commun mécanisme pervers, nombreux sont ceux qui mettent le feu à leurs propres affaires, au monde qui est le leur ou à celui de leurs frères aussi pauvres qu'eux, qui incendie, en fait, leur vie.

Se presseront alors les hérauts, les pères Fouettard et les mères Courage, l'armée de tous les manichéens de la carotte et du bâton pour proposer un remède tout aussi brut et brutal que le mal et apporter de l'eau au mauvais moulin.

Voilà qu'un acte gratuit devient quelque chose qu'on paye si cher et qui coûte tant à tant de gens.

Il y avait des fontaines dans nos villes.

L'eau étant de plus en plus polluée et les voyageurs s'y arrêtant pour se servir, on préféra les enlever ou les fermer.

Il y avait des toilettes dans nos villes.

Y étant le lieu des graffitis vulgaires, le recoin potentiel de la débauche sexuelle, un abri pour les drogués, on les a éliminés.

Il y avait des bancs dans nos villes.

Permettant aux clochards de s'y allonger ou aux zonards de s'y attouper, on en a supprimé beaucoup ou on les a équipés d'entraves.

Les arbres qu'on y plante sont des espèces moins salissantes, les parkings sont plus nombreux que les parcs, et les poussettes ou les fauteuils roulants y circulent moins bien que les voitures.

En un même mouvement, cet espace est comme débarrassé de son public, privatisé et surveillé par des caméras alors que notre espace privé est, lui, rendu de moins en moins intime, vendu et espionné. Que reste-t-il à l'homme comme place pour rencontrer l'autre et se retrouver soi-même ?

Il y a des sculptures dans nos villes.

Risquant de blesser, pouvant choquer, sujettes au vandalisme vont-elles être grillagées, hérissées de caméras, débarrassées de la voie publique ?

Un tract syndical de la Fédération Autonome des Syndicats de Police (FASP), datant de 1993, listait la cohorte des sans (sans-travail, sans-revenu, sans-droits, sans-toit...) pour conclure par cet avertissement : « (...) *la police est composée de travailleurs qui côtoient tous les jours la misère des Français, qui, dans leurs familles comptent des chômeurs (...)* Quand bien même ces policiers voudraient-ils s'opposer à une vague de mécontentement déferlant sur le pays, qu'ils ne le

*pourraient pas. »*

Il est demandé à l'éducation, à la santé et à l'art de réparer ce que les politiques publiques fabriquent comme misères et injustices sociales.

Il est demandé à l'éducation, à la santé et à l'art de faire don de soi quand les choix de l'Etat sont, eux, tous affairés à combiner économie d'échelle, cadeau aux riches et course au profit.

Il faut faire preuve d'ouverture d'esprit et d'adaptabilité quand la puissance publique est toute consacrée à la fermeture des frontières et au piétinement des avis de ses conférences citoyennes.

Il est demandé à l'éducation, à la santé et à l'art de soigner le désarroi social, de faire passer la tristesse des citoyens, de décorer la laideur environnementale, d'aider les usagers à avaler l'invivable quotidien, de dépolluer les imaginaires, de reconstruire du commun et de retrouver les valeurs émancipatrices.

On ne parle pas, ici, de cet art officiel qui accapare la quasi totalité des subsides avec sa clique minoritaire qui se vautre dans la gabegie, la combine et la superficialité.

De cet art d'Etat et d'Entreprise qui vend, achète, spéculé et se donne, sur les deniers publics, des frissons avec « la subversion subventionnée ».

Un art aveugle aux fourmillements de la création, sourd à toute empathie sociale, ne touchant pas la réalité mais en jouant, muet ou insensible aux saccages et aux violences faits au vivant.

Or, tout cela se paye.

Et ce coût est porté par les plus faibles, par les plus éloignés.

L'absence du beau et la carence en arts valent combien d'anxiolytiques, de dégradations, de caméras, d'absentéisme scolaire, de burn-out, de peines de prison...

Il y a des sans-art. Des territoires et des habitants à qui on concède une sous-culture, un brouet pas cher qui tient d'un mélange de tourisme et d'animation. Bon an mal an, des espaces entiers sont dépourvus d'oeuvres et la population privée d'ateliers artistiques. Au petit peuple, on donne du petit art et ce qui reste.

Oh il en a des idées et de généreux engagements et il en restera toujours mais les initiatives ne sont pas durablement soutenues, les fonds ne sont pas reconduits, les actions ne sont pas reconnues, les œuvres ne sont pas valorisées, les réalisations sont abandonnées et les acteurs sacrifiés.

L'art est un bien de première nécessité. C'est un vecteur indispensable et essentiel pour un monde plus beau et meilleur car on le construit ainsi de ses mains, on le voit dans le regard des autres, on le sait fragile, mais fort, comme une idée. On le fait notre.

**Matt Mahlen**, co-auteur de « *L'immobile mobile* », sculpture du parcours Stuwa 2021, incendiée le 15 décembre 2021.